

### *La bataille de Paris*

tuméfiés, des dos bleuis à coups de crosse ; je n'ai entendu que des récits où revenaient, en litanie, les mêmes mots : rafles, coups, tortures, disparitions, assassinats [...].

« Aux premières heures, lit-on dans *La Croix*, des précisions avaient été données officiellement sur le chiffre des morts. Ou bien ceux qui nous les ont apportées nous ont menti, ou bien ils se sont laissé induire en erreur par les mensonges des subordonnés, et le résultat est finalement pareil. »

Ce jour-là, salle de la Mutualité, 2 000 étudiants tiennent un meeting corporatiste. Le représentant des étudiants en médecine s'exclame : « Devant le racisme contre les Algériens, nous sommes tous des Algériens. » Il est applaudi.

Maurice Papon interdit un meeting de protestation contre la répression. Le lendemain, les organisateurs, Jacques Madaule, Jean-Marie Domenach, Georges Montaron, l'abbé Depierre, le pasteur Roser, Emmanuel d'Astier de La Vigerie, tiennent une conférence de presse à l'hôtel Moderne. Ils protestent contre l'interdiction du meeting et annoncent la création d'un « centre de coordination des témoignages ».

Ce 27 octobre, dans *Témoignage chrétien*, on lit le récit d'une femme algérienne blessée lors des manifestations :

Les policiers ont mis en joue mes enfants. Je me suis précipitée pour arracher l'arme... Alors ils m'ont battue à coups de poing, de crosse de fusil, l'un m'a prise par les cheveux et traînée par terre... pour me faire monter dans la voiture qui a des grillages. Et la fusillade a éclaté... Ma fille a vu devant elle une femme tomber, son enfant accroché sur le dos (vous savez, comme chez nous) : la même balle les avait transpercés<sup>1</sup>.

Dans le même journal, Hervé Bourges, l'ancien collaborateur d'Edmond Michelet, signe son éditorial sous le titre « Le temps de Tartuffe » :

Oui, écrit-il, c'est une rude leçon que viennent de nous donner les Algériens de Paris. Rude leçon, parce que jamais ils ne seraient

1. Témoignage recueilli par Marcelle Mazeau, qui écrit : « Les séquelles ne sont pas belles à voir, j'en tremble. »

## L'étouffement

descendus dans la rue si nous, journalistes, avions su mieux informer une opinion chloroformée des réalités d'une guerre qui s'est établie sur notre sol, et si nous, démocrates, avions pu taire nos divergences et unir nos forces. Je vous le demande : qui, oui qui, à l'appel des partis, des mouvements, des syndicats, aurait dû défilier et réclamer — au nom des principes qui ont fait aimer et respecter notre pays dans le monde — la fin des honteuses discriminations raciales et de la guerre d'Algérie ? [...]

En 1936, dans l'Allemagne hitlérienne, Himmler expliquait aux juifs que les ghettos avaient été créés de manière à assurer leur protection. En 1961, M. Papon assure les musulmans que les mesures du couvre-feu ont été prises « dans leur propre intérêt ». Nous avons connu le temps où les juifs étaient tenus à porter, en signe distinctif, l'étoile jaune. A quand l'étoile verte sur les poitrines des Algériens ?

Le 28 octobre, le secrétaire général du Parti socialiste SFIO, Guy Mollet, déclare, devant le Comité national de la jeunesse socialiste :

En décrétant un couvre-feu à 20 heures à Paris pour les musulmans, le gouvernement a commis une faute, une double faute. Sur le plan moral, la discrimination raciale est inacceptable. On ne peut sanctionner *a priori* une personne parce qu'elle appartient à une race, à une nation, à une pensée. Ce n'est pas l'appartenance à une race qui entraîne une condamnation, mais une faute commise. Sur le plan de l'efficacité, la décision et les manifestations qui l'ont suivie ont fait le jeu du FLN.

Il exige une enquête : « Des violences ont été commises dans la répression et il faut exiger une enquête très sérieuse sur les faits précis de violences et de sévices [...] »

« Nuit de troubles à Paris », titre *Paris-Match* en couverture. Une photo pleine page montre des Algériens entassés à bord d'un autocar de police. Elle a été prise par le photographe Georges Ménager. Celui-ci côtoie la guerre et la mort depuis si longtemps, en Indochine, en Algérie, au Congo, que ce qu'il a vu ce soir-là ne l'a pas vraiment frappé<sup>1</sup>. En pages intérieures, on voit d'autres photos prises par lui. Il y en a aussi de Raymond Darolle. Sur une double page, on voit des morts et des blessés sur un trottoir

1. Témoignage de Georges Ménager, le 22 mars 1989.